Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 20 (1970)

Heft: 1/2

Artikel: Une dimension fondamentale de l'histoire socio-culturelle : le livre

Autor: Mandrou, Robert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80643

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE DIMENSION FONDAMENTALE DE L'HISTOIRE SOCIO-CULTURELLE: LE LIVRE

Par Robert Mandrou

Dans le champ des curiosités historiennes, le secteur culturel ne cesse d'attirer de jeunes chercheurs qui, armés d'une problématique novatrice, remettent en question les traditionnelles histoire littéraire et histoire de l'art, et qui apportent, par leurs études, des éclairages essentiels à notre compréhension des sociétés anciennes ou contemporaines; voici quelques années, plusieurs ouvrages ont été publiés sur la production imprimée du XVIIIe siècle, saisie à la fois statistiquement et qualitativement[1]. Ces derniers mois de 1969–1970 ont vu paraître presque simultanément une nouvelle série de travaux qui portent sur divers aspects de la «civilisation du livre», à l'époque moderne, en France. Cette convergence n'est certainement pas fortuite; elle justifie une présentation d'ensemble, qui situe les apports communs pour cerner la place tenue par l'imprimé dans la vie culturelle des différents groupes sociaux.

* * *

En premier lieu, le petit livre de Geneviève Bollème consacré aux almanachs populaires aux XVIIe et XVIIIe siècles[2]. L'auteur qui avait déjà participé à la publication collective orchestrée par M. Dupront en 1965 et citée plus haut, poursuit une longue enquête à travers la littérature de colportage, à la fin de l'Ancien Régime: après en avoir balisé les grandes avenues en 1965, elle s'est attachée aux almanachs qui constituent certainement l'axe essentiel de cette production, et la partie la plus vivante. Elle a dépouillé quelque 500 livrets conservés dans différentes bibliothèques parisiennes, et en fournit ici une analyse thématique fouillée, précise, qui établit la place respective de l'astrologie et de la médecine, de la moralité populaire et des perspectives sociales (qui transparaissent ici et là): le Dieu des almanachs, le pauvre peuple, le temps du caprice et la mort qui s'en vient, les conseils pratiques pour la vie de chaque jour ... Tous ces almanachs héritiers du *grand Compost des Bergers*, mêlent un savoir empirique accumulé depuis des siècles, récupéré par bribes dans ces publications, et de lointains échos d'ouvrages savants médiévaux,

---

[1] Estivals, *La statistique bibliographique de la France sous la monarchie au XVIIIe siècle*, Paris, 1965; A. Dupront, F. Furet, etc., *Livre et société en France au XVIIIe siècle*. Paris, 1965.

[2] G. Bollème, *Les almanachs populaires aux XVIIe et XVIIIe siècles. Essai d'histoire sociale*, Paris, 1969, 150 p.

transférés par étapes jusque dans ces livrets destinés aux publics des veillées et des discussions à la chandelle: almanachs populaires – assurément, même s'il s'en trouve dans quelques bibliothèques de bourgeois éclairés; comme le dit bien son sous-titre, ce petit livre atteint l'histoire sociale, ou plus exactement un niveau culturel – si mal connu par ailleurs[3] – et sa contribution est d'autant plus précieuse.

Plus ambitieux est le travail consacré par M. J. Quéniart à l'imprimerie rouennaise au XVIIIe siècle[4]. Cette très solide monographie, bien informée, reconstitue le devenir du troisième centre de librairie français sous l'Ancien Régime: l'auteur a pourchassé les imprimeurs et libraires, retrouvé parfois leurs comptes et correspondances, leurs démêlés avec la justice, notamment le Parlement de Rouen; il connaît bien les milieux d'édition parisiens, lyonnais et hollandais qui sont en relation – souvent en concurrence avec les Rouennais; il a même pu retrouver quelques indications sur les modes de vie de ses imprimeurs, le rôle des colporteurs de nouveautés scandaleuses et un certain nombre de trafics clandestins. Les conclusions fortement établies confirment ce que les recherches de R. Estivals avaient proposé concernant les fonds; la production au cours du XVIIIe délaisse théologie et répertoire de l'Eglise au profit des sciences nouvelles, de l'économie à l'agronomie; d'autre part et surtout M. Quéniart établit l'appauvrissement de l'édition normande, affaiblie par la lutte menée avec persévérance contre les libraires: le système des privilèges, permissions et le contrôle policier concourant à privilégier artificiellement les éditeurs parisiens[5]. Enfin l'auteur apporte des éléments intéressants sur les trafics rouennais avec les Hollandais et sur les contrefaçons, qui permettaient aux imprimeurs normands de travailler ... en fraude.

De Rouen à Lyon, de la troisième à la seconde ville du livre: Lyon n'est pas encore dotée pourtant d'une étude d'ensemble aussi complète que celle-ci. Mais tous les espoirs sont autorisés, car Lyon possède depuis quelques années un Centre d'histoire et de civilisation du livre, animé par le Directeur de la Bibliothèque municipale, Henri J. Martin, qui est certainement le meilleur spécialiste de l'histoire du livre actuellement en France. Son centre vient de publier un second recueil d'Etudes lyonnaises sur le livre[6], où M. H. J. Martin donne la parole à ses collaborateurs: ceux-ci présentent des documents sur les compagnies de libraires lyonnais, les relations des éditeurs bordelais et lyonnais aux XVIe–XVIIe siècles, les ouvrages clandestins sortis des presses lyonnaises à la fin du XVIIe siècle. Certains de ces articles font écho aux conclusions de Quéniart pour Rouen; pourtant cette galerie de courts articles

---

[3] Ses conclusions rejoignent celles que j'ai proposées en 1964 dans mon étude consacrée à la «Bibliothèque bleue de Troyes» (Editions Stock).

[4] J. QUENIART, *L'imprimerie et la librairie à Rouen au XVIIIe siècle*, Paris, 1969, 288 p.

[5] Sur ce point, et les relations avec Lyon, cf. p. 111–122 et 151.

[6] Le premier sorti en 1966, comprenait, aussi et sous le même titre, cinq articles – mises au point sur des travaux en cours dans le Centre: *Cinq Etudes Lyonnaises*, Genève, 110 p. Voici donc maintenant *Nouvelles Etudes Lyonnaises*, Genève, 250 p. comprenant 4 études sur le livre, et un fort article sur l'académie de Lyon au XVIIIe siècle.

(où parfois les documents bruts tiennent plus de place que l'interprétation, où ailleurs les auteurs avouent eux-mêmes que la publication de ces résultats partiels est prématurée) laisse le lecteur sur sa faim: ce sont des jalons pour une future synthèse qui renouvelera l'histoire de l'imprimerie lyonnaise.

Par contre le fort article (120 pages) de M. Roger Chartier, qui termine ce recueil, est une très bonne présentation de l'académie de Lyon au XVIIIe siècle: tous les aspects du fonctionnement de l'institution sont mis en place – son recrutement comme son rayonnement (avec de belles cartes) – l'«horizon culturel des académiciens» décrit à partir des bibliothèques et des sujets de concours, et le rôle des autres sociétés lyonnaises – loges maçonniques en particulier: tout cet ensemble concourt à définir le rôle intellectuel et social de l'institution, mieux qu'il n'avait été encore fait. Et il est à peine besoin de rappeler que cet article est parfaitement à sa place dans un recueil consacré au livre: l'Académie lyonnaise, comme toutes ses homologues, a largement contribué à la prospérité de l'édition française au XVIIIe siècle.

* * *

Le plus important des ouvrages consacrés au livre est cependant la thèse de M. Henri Jean Martin lui-même, récemment publiée par la maison Droz[7]. Résultat d'une longue enquête menée pendant une vingtaine d'années à la Bibliothèque Nationale, et dans les grandes bibliothèques parisiennes et provinciales, ce livre n'est pas le premier ouvrage de M. Martin qui, en collaboration avec Lucien Febvre, avait déjà donné en 1958 une remarquable synthèse sur les débuts de l'imprimerie en Europe occidentale, à la fin du XVe siècle et au début du XVIe[8]. Maintenant M. Martin nous donne le fruit de sa quête sur le XVIIe siècle: 150000 fiches bibliographiques, 600 inventaires de bibliothèques privées dépouillés, des dizaines de recueils bibliographiques utilisés (comme la *Bibliothèque française* de Charles Sorel); le lecteur est saisi de respect devant un tel travail mené à bien sans ordinateur, avec les seules forces du chercheur, et les seules ressources de la mécanographie élémentaire. L'inventaire quantifié de la production imprimée parisienne pendant un siècle tient une grande place dans cette démonstration; mais M. Martin s'est préoccupé de mettre cette description en corrélation avec la vie des métiers: imprimeurs, libraires, avec la condition des auteurs, enfin avec les préoccupations des pouvoirs politique et religieux qui accablent la profession de règlements et de censures. Et il s'est encore préoccupé d'aborder les problèmes de «consommation» du livre, pour établir quels niveaux culturels pouvait révéler l'analyse des bibliothèques. Cette simple énumération dit déjà les richesses de l'ouvrage: en fait il n'est pas de problème, posé au XVIIe siècle (littéraire,

---

[7] H. J. Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598–1701)*, Genève, 1969, 2 vol., 1100 p.

[8] L. Febvre et H. J. Martin, *L'apparition du livre*, Paris, 1958, 480 p.

religieux, scientifique), qui n'ait sa place dans ce livre, dès l'instant qu'il présente un aspect d'édition; les discussions scientifiques de Mersenne, des frères Dupuy et des Renaudot, les querelles entre jansénistes et jésuites, les ambitions des précieuses et les programmes des académies royales, sont évoqués aussi souvent qu'il est nécessaire. Les spécialistes de la vie culturelle sont assurés d'avoir ce livre sur leur table pendant de longs mois, tant il leur apporte sur tous les plans: la prospérité des éditeurs parisiens favorisés par la règlementation (permissions et privilèges), l'abondance des contrefaçons, réalisées par des imprimeurs parfois imaginaires, l'esprit d'initiative des imprimeurs hollandais (dans la seconde moitié du siècle) leur sont restitués avec une précision fort remarquable.

M. Martin a articulé son travail en deux grandes périodes, 1598–1643 et 1643–1701. Il justifie ce parti, en raison du tournant pris par l'édition et par le pouvoir politique à la fois, dans les années qui précèdent et suivent la Fronde. Vue de haut, la production se modifie radicalement d'une moitié du siècle à l'autre, consacrant le recul de la production théologique notamment. Surtout le système de règlementation et de surveillance policière se perfectionne qui permet en fin de compte de réduire les effectifs de maîtres imprimeurs; et de les contrôler plus étroitement. Mais il ne saurait être question, dans une note brève, de présenter l'ensemble des résultats obtenus par M. Martin: un tel livre se lit plume en main.

Du moins est-il possible de souligner un apport essentiel, à titre d'exemple, de la démonstration: traitant de la lecture, et des choix faits par les différents groupes sociaux, l'auteur est amené à opposer totalement les deux noblesses, d'épée et de robe. Alors que celle-ci, nourrie de doctrine juridique et de jurisprudence par profession est une classe d'érudits fiers de leurs grandes bibliothèques, mais volontiers pédants, dissertant à perte de souffle et collectionnant pour la gloire, les gentilshommes par contre, sont, au moins dans la période 1650–1680, les «honnêtes hommes», curieux de tout et ouverts à un savoir équilibré. Ainsi les deux classes ne se distinguent pas seulement par des genres de vie dissemblables, mais aussi par une tonalité culturelle propre: que seule une analyse comme celle-ci permet d'atteindre[9].

«Le livre, ce ferment», écrivait naguère Lucien Febvre pour situer l'importance de l'apparition du livre dans la vie intellectuelle, sociale, politique de l'Europe occidentale moderne. Cette riche moisson de bons livres confirme cette formule et démontre, si besoin était, l'importance du phénomène dans l'évolution socio-culturelle. Le chemin est bien tracé: d'autres vont suivre, et enrichir cette direction de recherches.

---

[9] Bien d'autres exemples pourraient être invoqués avec autant de bonheur: M. Martin revient ainsi sur les problèmes de la lecture dans les milieux populaires, que j'ai évoqués naguère dans mon étude citée plus haut sur la bibliothèque bleue de Troyes (Paris, 1964: *De la culture populaire en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*). Il a cependant laissé de côté l'estampe, les cartes, les livres de musique.